

l'aile bourgeoise prête à l'accepter, car le prix était un changement de politique extérieure du capitalisme français, qu'aucune fraction de celui-ci n'était disposée à payer.

Quand on est lancé sur de belles théories de collaboration de classe, et qu'on leur croit une vertu extraordinaire, on en déduit que ceux qui ont suivi cette route vont récolter les bénéfices. Ecrit avant les élections, l'article de Mallet croyait à une victoire des socialistes, et il l'expliquait par avance en ces termes :

« La S.F.I.O. a su... en coopérant avec le grand capital tout en formulant comme revendications ouvrières un certain nombre de nécessités techniques de la nouvelle organisation du travail, conserver un certain prestige auprès des nouvelles couches industrielles. »

On trouve le grotesque dans l'exposé de Mallet. Si la classe ouvrière avait mis en avant un programme conforme aux intérêts du néo-capitalisme :

« A ce moment-là, ces solutions, conformes aux nécessités du grand capital, seraient apparues comme imposées par les forces populaires. »

Mais on y trouve aussi l'odieux. La récession est là, le chômage menace, les mesures gouvernementales vont atteindre les travailleurs. Du haut des aspects progressifs du « néo-capitalisme », voilà ce qu'écrit Mallet :

« Il est peu politique — et peu sérieux — d'attendre d'un approfondissement de la récession un renouveau de l'esprit révolutionnaire de la classe ouvrière française. Tout au plus assistera-t-on à de très brutales explosions de colère, à des « grèves sauvages » dans les centres industriels arriérés de province, le jour où les petits usiniers locaux déposeront leur bilan. Tout au plus verra-t-on se dessiner un poujadisme ouvrier... »

Quel mépris pour ces ouvriers qui lutteront pour leurs conditions d'existence. Tant pis pour eux de se trouver dans des centres industriels arriérés de province. Pourquoi ont-ils choisi comme patrons de petits usiniers?... Du poujadisme ouvrier! faut-il le soigner à coups de matraque par la police d'un Etat dont, nous dit-il, « l'intervention se fait de moins en moins unilatérale »? (3).

Mais Mallet ne s'arrête pas là.

« Refuser le régime est une absurdité à laquelle, au lendemain du référendum, nul n'a plus même fait allusion. »

Et que faire dans de telles conditions?

« Se tenir à l'écart des rouages politico-économiques de l'Etat moderne signifierait pour le mouvement ouvrier abandonner toute perspective révolutionnaire et même — en fait — toute politique sérieusement revendicative. C'est au contraire en s'insérant dans une position à la fois « critique et constructive » dans l'organisme économique qu'il contribuera à faire éclater ces contradictions et à les faire servir à la réalisation de ses propres objectifs... Le mouvement ouvrier, réorganisé sur des bases modernes, peut progressivement, utilisant l'ensemble de ses armes politiques, syndicales et économiques, s'assurer le contrôle d'un certain nombre de mécanismes de l'Etat producteur. »

Nous y voilà: s'installer dans les rouages politico-économiques de l'ordre nouveau!

Voies nouvelles? Perspectives nouvelles? Mais il n'y a rien qui n'ait déjà été formulé dans le mouvement ouvrier. Mallet a trouvé chez Lénine un bout de phrase pour essayer de faire passer sa marchandise frelatée :

(3) Mallet n'a pas de chances. La première résistance aux conséquences de la récession s'est manifestée dans une industrie très modernisée (Fives-Lille).

« Quoique pourrissant, le capitalisme se développe, dans l'ensemble, inégalement plus vite que naguère. »

Mais le livre d'où cette phrase est extraite « l'impérialisme, stade suprême du capitalisme », n'enseigne pas que la conscience de classe est une baliverne et qu'il faut se mettre à la remorque du capitalisme financier. Il montre que ce stade est celui du déclin du capitalisme, parce que ses contradictions ont atteint une exacerbation sans précédent, qui fait de cette ère celle des guerres mondiales et de la révolution socialiste mondiale.

Mallet fait erreur en accusant les staliniens de « néo-ikrisme »; le stalinisme est un phénomène vraiment nouveau par rapport à ce qui existait dans les premières années du siècle et Mallet montre là aussi beaucoup de légèreté en se servant d'un argument de cet ordre. Mais puisqu'il a lu Lénine, il aurait tout de même pu s'apercevoir que celui-ci a combattu une interprétation de Marx assez similaire à la science, celle du « marxisme légal » de Strouvé, qui voulait commencer par développer le capitalisme en Russie... afin de créer un avenir pour le socialisme à une date indéterminée.

Quant aux gens qui ont trouvé à un moment donné que le meilleur moyen de marcher au socialisme était d'entrer dans les rouages politico-économiques de l'Etat, ils sont légion: c'est ainsi que Jouhaux justifiait qu'il devenait régent de la Banque de France, et c'était ainsi qu'il montrait qu'il était révolutionnaire plus que quiconque, et Blum président du Conseil, sans oublier d'autres personnages qui, avec une phraséologie socialiste, et pour la rénovation de la société, etc., sont allés faire un tour chez les fascistes, les de Man, les Déat, les Doriot, etc. Sans parler de Lacoste qui, n'ayant lu ni Mallet ni quoi que ce soit, a trouvé pour servir de socialisme de lâcher la « pacification » de l'Algérie pour un poste d'administrateur à l'Electricité de France.

On va peut-être crier au scandale: comment associer tous ces noms! Nous ne commettons certes par Ferreux politique de les mettre sur le même plan, nous savons les différences politiques entre les uns et les autres. Mais il y a une même source théorique chez les uns et les autres, qui a abouti à des positions politiques différentes et opposées. Tous sont partis du fait que les retards dans la venue du socialisme provenaient non pas des politiques des directions, mais de défauts, de tares de la classe ouvrière, de son manque de culture, de son absence de vision générale, de ses particularismes... Tous ont été imbus d'une supériorité toute petite bourgeoise du monsieur qui a passé quelques années à s'instruire ou qui, sans instruction, a montré quelque habileté à diriger un syndicat ou une municipalité. Tous ont trouvé à un moment ou à un autre LEUR voie nouvelle qui n'a été qu'une adaptation à la société capitaliste.

On peut dire avec certitude que les théories à la Mallet rendent aujourd'hui le meilleur service à la direction stalinienne, aux Thorez et aux Frachon. Le militant communiste dont l'esprit critique se développe et qui commence à avoir des doutes sur sa direction et la politique de celle-ci a beaucoup tendance à se souvenir où ont abouti tant d'opposants et il n'est pas facilement prêt à s'engager dans une lutte oppositionnelle. Quand il voit en outre où un Mallet commence, il ne sera que trop naturellement enclin à se mettre à l'écart d'une telle lutte ou à s'y opposer. Il y a parmi les communistes oppositionnels bien des militants politiquement avertis; il serait plus qu'urgent qu'ils renvoient de tels fabricants de « perspectives nouvelles » à d'autres travaux.

Pierre FRANK.

## Nos lecteurs nous écrivent :

M..., le 18-1-59.

« ...Dans un des derniers numéros de « La Vérité des Travailleurs » vous portez un jugement sur les perspectives de l'opposition dans le Parti Communiste qui me semble valable sur bien des points.

En ce qui concerne « La Voie Communiste », il faut effectivement exprimer des doutes sur l'efficacité de leur tactique actuelle de construction, finalement hors du parti, d'un mouvement d'opposition communiste. Bien sûr il ne s'agit pas là d'une condamnation de principe, mais les conditions me semblent peu favorables.

En ce qui concerne « Les Voies Nouvelles », l'opération risque de sombrer dans la confusion. Mallet semble exprimer le point de vue de la revue. Si l'on rapproche cela des passages ambigus de la résolution de Sorbonne-Lettres, concernant la situation économique, il est à craindre qu'une partie de la rédaction ne prenne le virage réformiste. Pas de problème en ce qui concerne la « Tribune du Communisme ». On ne peut être d'accord sur le fond.

Mais vous écrivez que le groupe de « l'Étincelle » semble avoir une conception quelque peu idyllique de l'opposition, dans la mesure où il oriente son activité dans la perspective du prochain Congrès du Parti Communiste Français dont ils attendent beaucoup.

Il faudrait s'entendre :

— si vous voulez dire que ces camarades n'abandonnent pas — somme toute — les problèmes déterminants, que leur critique ne va pas à la racine nous sommes d'accord. Mais ce n'est pas

aujourd'hui que l'opposition reprendra, dans sa totalité le programme transitoire (je crains que cette appréciation ne soit parfois perdue de vue par vous, dans la pratique; quelques résultats obtenus presque exclusivement dans la région parisienne ne doivent pas faire illusion à ce sujet);

— si vous voulez dire qu'aucun changement réel ne peut intervenir dans le cadre du congrès du PCF, je ne suis pas certain que vous ayez raison. Sans doute des contacts ont été pris entre « UNIR » (L'Étincelle aussi peut-être) et certains partis étrangers — notamment les Soviétiques. En ce sens il n'est peut-être pas illusoire d'envisager quelque chose comme un « XX<sup>e</sup> Congrès » du PCF.

Ce qui serait illusoire, idyllique, c'est de penser que tous les problèmes seraient résolus pour autant. Mais faut-il pour cela dire que le XX<sup>e</sup> Congrès n'a rien changé?

J'ajouterai encore que si l'intérêt que vous portez au développement d'une opposition dans le PCF ne se résout pas à un simple espoir de recrutement (et je suis persuadé qu'il en est ainsi) vous devez souhaiter que cette opposition détermine un minimum susceptible de triompher dans les Congrès statutaires du Parti Communiste Français. Bien sûr il serait nécessaire que s'amorce une discussion de fond pour préparer les luttes ultérieures, articuler tout cela.

Mais si cela ne se fait pas, alors l'opposition se dispersera en groupuscules qui, d'une façon ou d'une autre, finiront par abandonner la lutte à l'intérieur du parti... »

D'un sympathisant de N.

« Je ne sais ce que donnera la nouvelle formule de « La Vérité des Travailleurs », cela pourrait être intéressant si vous affrontiez la discussion. Je m'explique :

On pourrait intéresser tous les militants populaires si au lieu de développer les positions trotskystes pour les trotskystes, comme maintenant, on prenait tel livre, tel rapport, telle activité d'organisation ou de masse, pour en faire l'objet de discussion ou l'adversaire serait invité à défendre ses positions.

Mais il faudrait que nos leaders soient de tels dialecticiens qu'ils soient capables à chaque instant de sortir des positions (justes bien sûr) pour dépasser la contradiction en une synthèse qui partirait des « vérités » de l'adversaire (il y en a, toujours) pour les dépasser vers une vérité supérieure.

Cette formule si elle savait utiliser un langage populaire, passionnerait les militants de tous bords et serait capable de les amener à dépasser leurs positions actuellement figées.

Prenons un exemple qui me touche: au lieu de rejeter purement et simplement l'UGS comme rassemblement petit-bourgeois (ce qui est vrai et juste) il faudrait partir des « vérités » de l'UGS et montrer aux militants illusionnés pourquoi et en quoi ces « vérités » sont limitées et trompeuses. En tendant cette étude sur plusieurs numéros, en axant la diffusion sur les membres de l'UGS — qui liraient alors ça et le reste — au bout du troisième numéro, je suis persuadé qu'un certain nombre de gens seraient sensibilisés au trotskysme... »